

Stein, Howard F., et Niederland William G., eds (1989) *Maps from the Minds : Readings in Psychogeography*. Normand et Londres, University of Oklahoma Press, 252 p. (ISBN 0-8061-2232-3)

Rémy Tremblay

Volume 36, numéro 98, 1992

La géographie humaine structurale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022287ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022287ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, R. (1992). Compte rendu de [Stein, Howard F., et Niederland William G., eds (1989) *Maps from the Minds : Readings in Psychogeography*. Normand et Londres, University of Oklahoma Press, 252 p. (ISBN 0-8061-2232-3)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 36(98), 379–381. <https://doi.org/10.7202/022287ar>

---

STEIN, Howard F. et NIEDERLAND, William G., éds  
(1989) *Maps from the Minds: Readings in Psychogeography*.  
Norman et Londres, University of Oklahoma Press, 252 p.  
(ISBN 0-8061-2232-3)

Voici un aspect de la géographie qui compte relativement peu d'adeptes et ce, même parmi les géographes oeuvrant dans le champ de la perception de l'environnement: la psychogéographie. Cette sous-représentation des géographes dans ce domaine résulte probablement du fait que ce sont surtout les psychiatres et psychologues qui s'y intéressent, tels que les auteurs du livre résumé ici. Le caractère multidisciplinaire de la géographie (dont certains se plaignent à tort ou à raison) impose souvent aux géographes de jongler avec d'autres disciplines. La géographie humaine fait généralement appel à l'anthropologie, à la sociologie ou aux sciences politiques. Elle s'inspire également de la psychologie, mais dans la même optique que l'ont fait Stein et Niederland.

Ces auteurs marient la psychologie à la géographie pour expliquer la perception de l'espace telle qu'on l'entend habituellement (cartes mentales, perception du paysage, etc.), ce qui résulte en un monde qui donne le vertige, un monde géographique quasi insolite.

Tout en suivant l'ordre chronologique dans lequel la psychogéographie s'est développée, cet ouvrage contient 6 parties subdivisées en 15 chapitres.

Une fois que l'avant-propos nous a tendu la carte professionnelle des auteurs Stein et Niederland, psychogéographes, et nous a appris qu'ils sont les pionniers de cette dite science, eux-mêmes nous présentent l'introduction. Cette partie nous annonce dès la première ligne que la «psychogeography is the study of how issues, experiences, and processes that result from growing up in a male or female body (La Barre, 1968; Spiro, 1979, 1982) become symbolized and played out in the wider social and natural worlds, which serve as "screens" for these inner dramas» (p. xvii).

Par la suite, on peut lire que les premiers cartographes représentaient le monde tout en traçant inconsciemment le corps d'une femme, lequel serait en fait celui de leur mère. Rien de moins. Ce type d'analyse abonde dans le volume. À vrai dire, les auteurs nous proposent certaines explications relatives à l'exploration géographique et à la cartographie du Nouveau Monde en utilisant leurs connaissances psychologiques et psychiatriques. On peut donc dire que les auteurs nous annoncent un volume au contenu... différent. De plus, on remarque dans cette partie du volume l'utilisation à outrance des lettres de noblesse Ph.D. et M.D. Bien que cette tactique de «colporteur» ne se produise que dans l'introduction, elle demeure néanmoins agaçante pour le lecteur, en plus de laisser l'impression que ladite psychogéographie est en manque de valorisation scientifique et surtout de crédibilité.

---

La première partie du volume, loin de posséder une vision géographique, illustre bien la douteuse crédibilité intellectuelle de la psychogéographie, lorsque l'auteur, Sandor Ferenczi, aborde en deux chapitres le symbolisme du pont. Par exemple, voici deux constats qu'il en retire: 1) le pont signifie le lien entre les parents; 2) il exprime le lien entre la vie et la mort, lequel se crée par le biais de l'organe génital mâle (le «pont»). Heureusement, cette interprétation ne s'explique que dans l'inconscient et le rêve, faute d'existence réelle. Suffit sur ce point.

Dans la deuxième partie, William G. Niederland s'arrête au symbolisme de la rivière. Là encore il est question de l'inconscient. Selon lui, les tous premiers cartographes auraient dessiné des femmes à travers leurs cartes. Sur ce point, l'auteur retire entre autres ceci: «The analytic connotation suggests: seductive females in the midst of dragons, devouring whirlpools, castrated men, and all the other fantastic terrors of the deep constitute a sexual geography par excellence» (p. 58). Plus loin, Niederland s'attarde à l'origine du mot «Amérique». Au dire de cet auteur, ce mot est erroné, car Amerigo Vespucci (d'où le nom Amérique) n'est pas celui qui a découvert ce continent. Cette erreur résulterait du fait qu'en 1507 le cartographe allemand Martin Waldseemüller, qu'il qualifie de rien de moins que misogyne, a inconsciemment choisi un nom à connotation phonétique et onomatopéique féminine. Toujours selon l'auteur, il s'agirait donc d'un cas typique de ce qu'il appelle «the return of the repressed» (p. 91).

Dans un autre chapitre, ce même auteur tente d'expliquer pourquoi l'Amérique enchante et déçoit à la fois depuis sa découverte. Il croit que le caractère insulaire de l'Amérique, tel que révélé par les toutes premières cartes géographiques, suscitait à l'époque dans l'inconscient des explorateurs et des colons les fantaisies qu'il nomme «woman, virgin, mother, and womb» (p. 112). Pierre angulaire de sa réflexion, Niederland se réfère à maintes reprises à cette tétralogie de son propre cru, afin d'éclaircir plusieurs types de perceptions, principalement celles des personnes de sexe masculin.

La troisième partie s'avère la plus «terre à terre» du volume. L'auteur, Henry Ebel, offre une réflexion sur la façon dont les nations utilisent la psychologie pour communiquer entre elles, en empruntant, entre autres, l'exemple de l'Allemagne nazie. Dans le second chapitre intitulé *Mitteleuropa*, Ebel s'intéresse à la centralité de l'Allemagne en Europe et aux répercussions psychologiques subies par la population de ce pays, qui vit coincé tout en profitant des contacts culturels avec ses voisins. Ce chapitre s'inscrit davantage dans une perspective culturelle, ce qui en fait le plus intéressant pour le géographe ou l'anthropologue par exemple.

Dans la quatrième partie, Avner Falk aborde le symbolisme de la frontière. Malheureusement, et c'est le cas de tout le volume, la petite «touche» à saveur psychologique se retrouve plus souvent qu'à son tour dans le texte; à titre d'exemple: «Thus, crossing an international border for a man may mean crossing the incest barrier into the mother» (p. 145).

Howard F. Stein, l'autre coauteur, offre une partie composée d'un seul chapitre portant sur la psychogéographie des relations internationales. Il s'inspire largement

---

de l'antagonisme États-Unis/Union soviétique. Ne s'acharnant pas sur une analyse profonde à caractère psychologique, le contenu en ressort relativement intéressant. Par le biais d'une rhétorique philosophique et culturelle, Stein mentionne par exemple que les nations ressentent inconsciemment un certain besoin de s'opposer idéologiquement entre elles, car ceci leur donne une plus grande confiance.

La dernière partie, écrite par Reuben Fine, traite de la géographie et du «superego». Très psychologique, cette partie se veut une analyse brève des raisons qui expliquent qu'une personne voyageant à l'extérieur de son pays possède tout à coup une confiance inouïe ou à l'opposé se replie sur elle-même. Là encore la géographie n'est que coudoyée par la psychologie.

Après avoir lu ce livre, il m'est immédiatement venu ceci à l'esprit: l'appellation de cette branche des sciences «psy», auxquelles je dois tout mon respect, me semble quelque peu brodée, voire outrée. Car l'utilisation de la géographie dans cette dite psychogéographie se réduit à peu de chose. Il s'agit plutôt de ce qu'on pourrait appeler de la géopsychologie (ce qui ne veut plus dire la même chose) ou mieux, d'une sorte de psychanalyse du comportement humain vis-à-vis de l'espace. Bref, il ressort quelques éléments intéressants de cet ouvrage, mais il serait anticipé d'en faire une science à part entière. C'est justement le point négatif de cet ouvrage: les auteurs l'ont pris trop au sérieux.

Rémy Tremblay  
Québec